

Page 147 : 15 juin 1871, Fantin-Latour à Otto Scholdorer

« [...] en attendant votre histoire, mon cher, voici la mienne : horreur de la vie militaire, le siège arrive, je vais chercher mes couleurs, ma boîte, mes gravures, de la toile et me voilant peignant de tout (un bougeoir – du raisin, des poires, des pommes, le Jugement de Pâris, des souvenirs des Maîtres, des esquisses en quantité) dans ma chambre de la rue Bonaparte. Je fais dire que je suis parti, je me cache, un réfractaire enfin, on convoque la garde nationale de toutes sortes, rien, je ne bouge plus pendant depuis le 15 septembre jusqu'au 20 mars, sans sortir, si ce n'est au fort du bombardement où nous nous sauvons des obus qui pleuvaient et qui m'ont donné la plus affreuse peur que j'ai eue. Nous sommes restés, moi et mon père, cachés dans un petit hôtel¹, à l'abri des obus. Pensez quel travail, quelles sérieuses réflexions et lectures j'ai faites et la vue des événements, j'ai achevé mon éducation d'hommes et de peintre. C'était la vie du Moine. Oh, c'est comme cela qu'on devrait travailler. J'ai poursuivi mon idée à fond, j'ai expérimenté jusqu'au bout et pensez combien je viens de laisser en route quantité d'idées. Ah, je suis bien convaincu maintenant que la France est achevée depuis 89, nous ne savons plus ce que nous faisons à l'Allemagne, certainement la vie et l'humanité va accomplir dans le nord une nouvelle évolution. Je suis bien dégoûté de la Démocratie ici, elle dégoûte des idées. Mr de Bismarck et de Moltke sont des gens bien modernes et notre démocratie est bien arriérée, voulant rappeler 1792 et 93 d'une façon absurde. Non, le progrès n'est plus pour nous, nous allons finir en gens de goût, en charmants gredins dilettantistes. J'ai eu encore des jours terribles pendant cette terribles Commune, ignoble folie, ridicule où la Vanité et le chauvinisme ont trompé les plus capables. Hugo, Courbet, pauvre fou, qui s'attaque à la colonne et à la vie politique. Quand on est peintre, et Courbet, aller vouloir gouverner tout à l'envers. Gambetta, ministre de la guerre < le seul homme capable, Trochu, lui qui les bêtes disent un traître, assez de blagueur de café >. Vous connaissez mon opinion touchant l'Ecole des Batignolles, ce que nous y admirions. Imaginez ce monde voulant peindre des églises, des palais, se croyant capable. Voilà la Commune, un sens, certes ! Ignorance grande touchant à tout et puis la force toujours ! Puis les gredins et cela la Majorité. Oh, ne parlons pas de cela. Je suis pour la Féodalité pure ! Quand on voit ces sots s'appuyer sur la masse brute, croire renverser tout pour mieux régner, brûler le passé pour mieux faire, détruire ne prouvera que l'ignorance. Comment des artistes peuvent-ils avoir eu l'idée de détruire les Œuvres du passé pour retremper l'art, cela prouve, et je l'ai toujours cru, qu'il y en a peu qui goûtent vraiment les beautés. Mais que vous avez bien fait d'aller à Londres et de vous marier. Voilà la vraie vie, vous partez dans le bonheur, voilà ce qu'est le Juste, le bien, le bon, le vrai. [...évoque la mort de Bazille, l'engagement de Manet, sa maladie] Voilà à peu près ce qui s'est passé dans le monde que vous connaissiez. Beaucoup moitié communeux, puis plus communeux, puis chauvin toujours. Oh, cela est insupportable, non, voyez-vous Paris c'est inouï. Oh, quelle ville. Ne faut-il pas qu'après ce calme, cette noce d'enfer, ces plaisirs, ces embellissements, ils tiennent cette guerre, ce siège et toutes ces sottises, la Commune, le feu, le combat dans les rues, le canon c'était horriblement beau, si vous aviez vu cela sur les ponts avec les monuments en flammes, ces grandes fumées. Ah voyez-vous toujours drôle cette ville ! [...]

¹ Hôtel des États-Unis, 16 rue d'Antin ; il y reste un mois, en janvier 1871.

